20e Année.— N° 4123 Bureaux : RUE NAIN, 1. Bureaux : RUE NAIN, 1. Jeudi 8 Juillet 1875

ALFRED REBOUX
Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS :
Roubaix-Tourcoing : Trois mois. . 13.50
» » Six mois. . . 26.»
» » Un an . . . 50.»

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois. . . . . 15 fr.
La France et l'Etranger, les frais de poste en sus.
Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à reception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

ALFRED REBOUX
Propriétaire-Gérant

INSERTIONS :
Annonces : la ligne. . . 20 c.
Réclames : » . . . 30 c.
Faits divers : » . . . 50 c.
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçues à *Roubaix*, au bureau du journal, à *Lille*, chez M. Quarré, libraire, Grande-Place; à *Paris*, chez MM. Havas, Laffite et Cie, 8, place de la Bourse; à *Bruxelles*, à l'Office de Publicité.

BOURSE DE PARIS

6 JUILLET

3 0/0.	63 95
4 1/2.	95 00
Emprunts (5 0/0). . . .	104 30

7 JUILLET

(Service gouvernemental)

3 0/0.	64 00
4 1/2.	94 75
Emprunts (5 0/0). . . .	104 30

Service particulier du Journal de Roubaix.

Actions	Banque de France	3815 00
»	Société générale	565 00
»	Crédit foncier de France	885 00
»	Chemins autrichiens	625 00
»	Lyon	930 00
»	Est	562 00
»	Ouest	597 00
»	Nord	1165 00
»	Midi	675 00
»	Suez	677 00
6 0/0	Péruvien	61 06
Actions	Banque ottomane (ancienne)	562 00
»	Banque ottomane (nouvelle)	562 00
Londres cour		25 30
Crédit Mobilier		197 00
Turc		40 15

DÉPÊCHES COMMERCIALES

Service particulier du *Journal de Roubaix*

New-York, 7 Juillet.

Change sur Londres, 4.87 1/2 ; change sur Paris, 5.15
Valeur de l'or, 117 1/8
Café good fair, 18 1/2
Café good Cargoes, 19
Marché très ferme

Dépêches de MM. Schlagdenhauffen et Cie, représentés à Roubaix par M. Bulteau-Desbonnets :

Havre, 7 juillet.

Cotons : Ventes 1500 b. Marché très-ferme. Parfois plus cher.

Liverpool, 7 juillet.

Ventes 15,000 b. Marché ferme, pour disponible.

New-York 7 juillet.

Cotons : 153/8.
Recettes de 4 jours 2000 b.

Dépêches affichées à la Bourse de Roubaix

Liverpool, 7 juillet.

Ventes 15,000 b. Amérique reprise 1 1/7.

Hâvre, 7 juillet.

Ventes 1,800 b. Indes raffermissant Goodfair, Oomra flottant 05.

New-York, 7 juillet.

Cotons : Ventes 2000 b.

ROUBAIX 7 JUILLET 1875.

Bulletin du jour

Le contre-projet de M. Paris relatif aux chemins concédés à la compagnie de Flandre-Picardie a été rejeté hier par 317 voix contre 294. Le projet de la commission a été adopté. La concession faite par le Conseil général du Nord de la ligne de Douai à Cambrai, d'Aubigny-au Bac à Somain et de Douai à Orchies, est maintenue à la compagnie de Picardie et Flandre. C'est probablement aujourd'hui que commencera la discussion du projet de loi sur les pouvoirs publics.

La *République française* repousse dès à présent le marché à intervenir, d'après lequel on demanderait aux républicains de voter le scrutin d'arrondissement pour obtenir la dissolution. La prétention, dit-elle, semble tout à fait excessive, les républicains doivent résister à ces prétentions.

On ne se repose pas en Prusse, et M. de Bismark, visant à accomplir la besogne faite par Colbert, surintendant de la marine en France, aspire à créer une flotte et un corps de matelots en Allemagne. A l'occasion de la visite du prince impérial et du prince Frédéric-Charles à Swinemünde, les forces navales allemandes, réunies à cet endroit, ont exécuté des manœuvres de débarquement qui ont quelque intérêt, d'autant plus que c'est la première fois que des exercices de ce genre ont eu lieu en Prusse.

Vers onze heures du matin, vingt-une embarcations, fournies par trois navires cuirassés et portant 31 officiers et 774 hommes, se sont réunies pour opérer un débarquement. Il y avait en tout six compagnies de soldats de marine et une batterie de trois canons de 8 centimètres prête à être débarquée. La première compagnie aussitôt débarquée, se forma en ligne de tirailleurs, pour protéger le débarquement du reste des forces. En même temps, le reste des troupes de débarquement se rangeait en ordre sur la plage et formait deux détachements avec l'artillerie à l'aile gauche.

Les embarcations étaient tirées sur la plage et des sentinelles placées pour les garder. Puis les forces débarquées engagèrent un simulacre de combat avec un ennemi supposé, qui était censé s'opposer au débarquement. Le combat finit naturellement par la déroute de l'ennemi. A deux heures, le prince impérial commanda une marche de parade de ces troupes, qui se rembarquèrent ensuite et regagnèrent les navires qui attendaient au large.

LES INONDATIONS

L'*Echo de la Province* donne chaque jour quelques nouveaux détails rétrospectifs sur les différents épisodes de l'inondation à mesure qu'ils lui parviennent. Il y en a qui sont si beaux et si touchants que l'on ne peut les passer sous silence. On les relira encore dans cent ans, en frissonnant de terreur et en les admirant :

C'est ainsi que le matin de l'inondation trois femmes affolées, les vêtements en lambeaux, trempées d'eau et de boue, se précipitèrent dans l'hôpital, où les bonnes sœurs les recueillirent avec empressement. Alors l'une d'elles, interrogée par les sœurs, raconta en sanglotant le drame terrible qui suit :

Emportées par l'eau furieuse, neuf personnes étaient parvenues à s'accrocher et à se sauver sur un arbre : entre autres, la femme qui parle, avec sa vieille mère. Elle avait choisi pour cette dernière la branche la plus solide...Mais le flot montait toujours et les malheureux tombaient un à un, emportés par le courant.

La pauvre femme tenait sa mère serrée contre sa poitrine ; mais ses forces diminuent peu à peu et insensiblement son précieu fardeaux lui échappe des bras. Bientôt elle ne la soutient plus que par ses jupons, qu'elle serre dans ses mains crispées; cependant le froid continue à la gagner, ses nerfs eux-mêmes se détendent, ses mains s'ouvrent, et alors, sublime exemple de piété filiale, elle saisit les cheveux de la vieille femme à pleines dents et la tient ainsi suspendue sur l'abîme!...Combien de temps resta-t-elle ainsi? Elle ne pourrait le dire ; elle défaillit encore de nouveau, et l'eau furieuse emporta en mugissant sa vieille mère...

Et la malheureuse femme, en racontant cette histoire, pleurait à fendre l'âme, et jurait qu'elle avait fait tout ce qu'elle avait pu pour la sauver.

Autre touchant épisode rapporté par le même journal :

Il y a en ce moment, dans une des ambulances où sont recueillis les inondées, une jeune et jolie femme, appartenant à la race hispano-arabe. Sur ses haillons, un fichu jaune serré autour du cou fait [ressortir encore la beauté de ses traits, amaigris par la fatigue et la douleur. Cette jeune mère a été l'héroïne d'un autre drame poignant.

Au moment où l'inondation arrivait terrible, menaçante, elle eut une inspiration, — inspiration qui lui venait du ciel, comme elle le reconnaît pour la première fois peut-être en bénissant Dieu qui la lui a envoyée. Elle serre son enfant dans un lambeau de drap et *le coud sur sa poitrine ;* puis elle prend sa mère par la main, et toutes les trois cherchent à se sauver de la maison qui va bientôt s'écrouler sur elles.

Mais le flot les saisit presque au même instant et les entraîne dans ses eaux bouillonnantes; la vieille grand-mère disparaît à tout jamais, la jeune mère flotte sur le courant avec son enfant toujours attaché sur la poitrine.

La mère de Dieu, de ce Dieu qu'invoque et que remercie à cette heure la mère, semble visiblement les préserver....

Arrivés à la rue Viguerie, des soldats aperçoivent ces deux corps flottants ; la vue de cet enfant qui presse convulsivement le sein de sa mère les excite et les enflamme.

Un premier soldat, un héros, cherche à les saisir ; il est emporté par les eaux ; un second, un troisième subissent le même sort...

Enfin, par un miraculeux hasard, un marinier dont nous ignorons le nom, monté sur une barque, parvient avec une gaffe à accrocher les cheveux de la mère et l'amène à lui. Grâce à cette heureuse idée que lui avait suggéré son amour maternel, l'enfant était sauvé avec elle...

Voici la lettre-circulaire de Monseigneur l'Archevêque de Toulouse en faveur des victimes de l'inondation :

JULIEN-FLORIAN-FÉLIX DESPREZ,

PAR LA GRACE DE DIEU ET DU SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE, ARCHEVÊQUE DE TOULOUSE ET DE NARBONNE, PRIMAT DE LA GAULE NARBONNAISE, PRÉLAT ASSISTANT AU TRÔNE PONTIFICAL, ETC.

Au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, salut, paix et bénédiction en N.-S. J.-C.

Les amis de Job, en apprenant ses malheurs, partirent pour aller le consoler; ils pressentaient toute l'étendue de ses infortunes; mais quand ils se trouvèrent en face de la vérité, ils restèrent muets de douleur et d'épouvante.

Plus à plaindre que les amis du Patriarche, nous n'avons pu venir à vous aussitôt que l'eût voulu notre cœur. Les eaux nous avaient cerné au milieu de nos courses apostoliques; elles avaient élevé autour de nous une barrière infranchissable. Oh! qu'elles ont été longues et accablantes ces quatre journées passées sans nouvelles! Aux désastres dont nous étions témoins, près des lieux où notre fleuve prend sa source, il nous était malheureusement trop facile de prévoir tout ce qu'il allait, en avançant dans sa marche furieuse, vous apporter de ruines. Mais, hélas! nos prévisions n'étaient que des rêves auprès de cette grande et effrayante réalité! Pour vous dire ce que nous avons ressenti, N.-T.-C. F., nous voudrions des paroles, et nous n'avons que des sanglots; nous cherchons des expressions, et nous ne trouvons que des larmes! Pleurons donc ensemble sur nos pauvres morts; pleurons avec ceux qui leur survivent et qui ne veulent pas être consolés, parce que ceux qu'ils ont aimés ne sont plus.

O nuit désastreuse qui en quelques heures a fait tant de victimes et répandu tant de deuil au milieu d'un si grand nombre de familles! O nuit désastreuse, où, comme au temps de Noé, une sorte de nouveau déluge, se jouant de toutes les résistances, brisant tous les obstacles, n'a fait qu'un amas de ruines des édifices en apparence les plus solides! O nuit désastreuse, qui a laissé sans abri, sans ressources et presque sans espérance des populations entières! Qui de vous, N. T.-C. F., ne s'est senti glacé d'effroi, durant cette nuit terrible, alors que les eaux montant, montant sans cesse, dominant tous les bruits, ne laissaient entendre que leur voix redoutable? Qui de vous ne s'est senti atteint au récit de ces calamités sans nom, qui dans des villages entièrement détruits n'ont laissé debout que quelques pans de murailles autour de la maison de Dieu? Qui de vous n'a déploré comme un malheur personnel le malheur de ceux qui ont vu leurs campagnes, si riantes et si pleines de vie, changées tout à coup en un désert stérile et solitaire?

Et cependant, hâtons-nous de le dire, tout n'est pas douleur dans ces lugubres catastrophes. A côté de nos maux, trop grands sans doute, Dieu a placé de grands biens qui en adoucissent l'amertume. Comme toute tristesse ici-bas, la nôtre n'est pas sans consolation. Notre cœur, troublé, si meurtri, trouve un peu de calme et se repose doucement dans la pensée de tant de nobles dévouements qu'il nous a été donné de contempler. Nous n'avons pas besoin de les rappeler ici; ils sont gravés dans nos souvenirs en caractères ineffaçables, et la mémoire de ces hommes héroïques, morts pour sauver leurs frères, vivra parmi vous de génération en génération. Vous ne nous pardonneriez pas néanmoins que nous ne nous pardonnerions nous-même, de ne pas nous incliner ici respectueusement devant l'abnégation et la générosité de notre vaillante armée où chacun a fait si bravement son devoir. *S'il n'est pas de charité plus grande que de donner sa vie pour ses amis* (1), que dire de la charité de nos soldats, qui n'ont marchandé ni leurs fatigues ni leur vie pour des étrangers ou des inconnus?

Nous sommes tous atteints, mettons-nous tous résolûment à l'œuvre, et hâtons-nous de commencer le travail de réparation. La tâche est difficile, mais elle n'est pas impossible; nous en viendrons à bout.

Nous en viendrons à bout, grâce à la paternelle sollicitude du Chef du Gouvernement, qui, oubliant un instant les intérêts de la France entière qu'il a mission de protéger et de défendre, et ne se souvenant que des vôtres, est venu les étudier de ses yeux et vous consoler par sa présence et ses largesses.

Nous en viendrons à bout, grâce aux grands pouvoirs à qui nous devons notre reconnaissance pour les votes qu'ils ont émis et qu'ils émettront encore, s'il le faut, pour nous aider à nous relever.

Nous en viendrons à bout, grâce à votre inépuisable charité. Ce qu'elle a fait nous touche et nous émeut profondément; aussi nous contentons-nous de vous dire qu'il reste encore plus à faire. Si donc vous avez beaucoup, donnez beaucoup suivant le conseil du Saint-Esprit; et si vous avez peu, donnez peu; mais donnez volontiers, car l'aumône délivre de la mort parce qu'elle couvre la multitude des péchés.

Nous en viendrons à bout, si nous savons, par le repentir et la pénitence, mettre Dieu de notre côté. C'est lui qui vient parmi nous. Vous l'avez reconnu sans doute, avec le Prophète, aux éclats de son tonnerre, à la puissance de sa voix : la terre en a tremblé, les montagnes ont été agitées sur leurs fondements; les nuages de l'abîme, qui le voilent comme d'un sombre vêtement, se sont brisés à l'éclat de sa présence; ils ont fondu sur nous et nous ont enveloppés des horreurs de la mort. Ces horreurs sublimes que le Psalmiste vient de vous dépeindre, Dieu seul peut les faire, parce que seul il est grand dans les justices comme dans les miséricordes.

Aux jours des grandes expiations, quand il voulut demander à la France un compte sévère de son orgueil, de ses mollesses et de ses impiétés, nous fûmes épargnés; *il nous garda comme la prunelle de son œil, il nous couvrit de l'ombre de ses ailes* (1). Sa bénédiction est descendue abondante sur vos usines, sur vos entreprises, sur vos familles, sur vos campagnes; pour affermir vos maisons, il vous a donné sans mesure la fleur du froment et le vin le plus pur; il vous a comblé jusqu'à exciter l'étonnement et les convoitises de nos ennemis, qui proclamaient bienheureux le peuple à qui de tels biens sont tombés en partage, et nous n'avons pas voulu être reconnaissants. Aussi, la main qui laissait paternellement descendre sur nous ces richesses s'est un instant fermée, et des hauteurs de la prospérité nous sommes tombés dans l'abîme de la misère. Après avoir vainement essayé de nous enlacer dans les liens de sa bonté, Dieu nous livre aux châtiments. C'est qu'à tout prix il veut nous ramener à lui et nous maintenir dans le respect de sa loi.

A CES CAUSES :

Après en avoir conféré avec les Dignitaires, Chanoines et Chapitre de notre insigne Eglise métropolitaine,

Nous avons Ordonné et Ordonnons ce qui suit :

ARTICLE PREMIER.

Le lundi, 5 juillet, à huit heures et demie, nous chanterons un service solennel pour le repos des âmes des victimes qui ont péri dans l'inondation.

Ce même jour ou un autre qui sera plus opportun, un service funèbre sera célébré dans toutes les Eglise du Diocèse.

ART. 2.

Une quête générale sera faite dans toutes les Eglises et Chapelles du Diocèse, à moins qu'elle n'ait déjà été faite.

Le produit sera versé, *sans le moindre délai*, entre les mains de MM. les Doyens, qui s'empresseront, à leur tour, de le transmettre au Secrétariat de l'Archevêché.

ART. 3.

Sera notre présente Circulaire lue au prône dans toutes les Eglises et Chapelles, le dimanche qui en suivra la réception.

Donné à Toulouse, le 29 juin, en la fête des Apôtres saint Pierre et saint Paul, de l'an 1875.

✝ FLORIAN, *Archevêque de Toulouse.*

Par Mandement de Mgr l'Archevêque :
CAUJOLLE, *Secrét.-Gén., Chan. Hon.*

(1) Jean, xv, 13.

(1) Ps. 16, 8.

M. de Carayon-Latour a adressé la lettre suivante à M. de Saint-Genest, du *Figaro*, qui avait pris occasion du discours de M. du Temple, des lettres de MM. de Franclieu et de Lorgeril, et des articles publiés dans ces derniers temps par certains journaux d'extrême droite, pour attaquer vivement les Chevau-Légers :

A monsieur de Saint-Genest, rédacteur du *Figaro*.

Paris, 3 juillet 1875.

Rue Royale-Saint-Honoré, 11.

Monsieur,

Je suis arrivé avant-hier de mon département où j'avais été me rendre compte des désastres qui viennent de frapper nos populations méridionales. J'y suis resté un jour de plus pour avoir l'honneur de me joindre aux autorités de Bordeaux et d'exprimer avec elles, à M. le maréchal de Mac-Mahon, notre reconnaissance d'avoir bien voulu visiter une partie, hélas! bien dévastée du département de la Gironde.

J'étais heureux aussi, certain d'être l'interprète de mes amis, de trouver une prompte occasion de protester contre une injure adressée à l'illustre soldat que Mgr le comte de Chambord a nommé le Bayard des temps modernes.

Les amis du roi n'auront jamais la pensée, croyez-le bien, d'amoindrir une gloire militaire qui, dans des temps de défaillances de toute sorte, est pour notre pays un consolant honneur.

Par suite de mon absence, j'ai lu, hier seulement, votre premier article sur les chevau-légers, et je lis aujourd'hui le nouveau que vous leur adressez.

Il n'est pas dans mes goûts de poursuivre des polémiques de journaux, et je ne répondrais pas à vos articles si je n'avais pas l'habitude, en présence d'un adversaire politique, de tenir un plus grand compte de ses qualités que de ses fautes.

Vous avez eu, monsieur, le mérite de défendre notre armée, avec une rare énergie et un grand talent, dans des moments où elle était lâchement attaquée, et vous n'avez jamais hésité à mettre au ban de l'opinion publique ces insulteurs, assassins de nos soldats.

Tel est le souvenir qui me fait surmonter la pénible impression que j'éprouve en face des erreurs que vous publiez dans le *Figaro*. Vous avez été trompé probablement par des récits mensongers ou par des articles de jour inventés dans le but d'égarer l'opinion publique.

Il faudrait demander à M. de Villemessant l'insertion dans son journal d'un vrai mémoire, pour réfuter une à une vos assertions et pour prouver l'injustice de vos blâmes et de vos attaques. Je ne crois pas utile de le faire, mais je me tiens à votre disposition, si vous désirez avoir des renseignements qui éclaireront votre jugement, et qui vous mettront au courant de faits que, sans nul doute, vous devez ignorer.

Mieux renseigné, vous regretterez, j'en suis certain, à propos de discours, de correspondances et d'articles de journaux dont les auteurs sont seuls responsables, d'avoir accusé aussi injustement

---

Feuilleton du *Journal de Roubaix* DU 8 JUILLET 1875.

— 52 —

PATIRA

PAR

RAOUL DE NAVERY

XVIII. LE COUTEAU DE CHASSE.

(*Suite*).

— Et quelle perte pour le pays, bonnes gens! s'écria une pauvre femme. Il n'avait guère d'argent à lui, le cher homme, et les pauvres savaient où passaient ses revenus.

Simon écouta pendant quelques instants les doléances des voisins, puis il ajouta :

— La commission que j'étais chargé de remplir regardait mademoiselle de Matignon autant que son père ; puis-je m'en acquitter?

Le valet quitta le groupe des petits bourgeois et fit un signe à Simon.

Celui-ci le suivit.

Les antichambres étaient vides, les serviteurs montaient une garde d'honneur dans la chambre mortuaire.

— Mademoiselle s'est retirée dans son appartement, dit le valet ; comme elle chérissait tendrement feu madame la marquise, je prends sur moi de vous introduire.

Il poussa sans bruit la porte d'un oratoire, et Simon entra. Mais à peine se trouva-t-il en face de Loïse que le respect et la pitié le clouèrent à sa place.

Le tableau qu'il avait sous les yeux était bien fait pour impressionner même un homme aussi peu sensible que l'intendant du domaine de Coëtquen.

La pièce dans laquelle se trouvait Loïse était octogone, et seulement éclairée par des vitraux laissant tomber une douce et prismatique lumière. Au fond, sur un autel, se dressait un grand crucifix d'ivoire dont l'expression de poignante douleur remuait l'âme. Des vases remplis de fleurs naturelles répandaient leur odeur suave. La nappe de l'autel, éblouissante de blancheur supportait en outre un précieux reliquaire

Sur un prie-Dieu était agenouillée une religieuse portant le sévère costume des calvairiennes, et sur le degré même de l'autel, Loïse, la tête ensevelie dans ses deux mains, s'abandonnait à l'excès de sa douleur. Ses longs cheveux dénoués l'entouraient comme un voile. On les voyait onduler sous les mouvements saccadés que les sanglots communiquaient à son corps délicat. La perte qu'elle venait de faire l'avait surprise en pleine joie ; elle succombait sous l'excès de son chagrin. Non que dans son âme profondément chrétienne la résignation ne dût trouver de place, mais parce que dans, l'abandon même de cette douleur, elle sentait la main de Dieu sans la maudire. Elle souffrait, elle pleurait. Elle se disait : Le Seigneur est le maître de distribuer l'épreuve. Mais le cœur saignait. L'âme acceptait le fardeau, la créature défaillait sous son poids. Elle ne se reprochait point ce qui, aux yeux de beaucoup, eût semblé incompatible. Le maître des cœurs lisait dans le sien. Elle ne l'offensait pas en permettant d'éclater à sa désolation filiale. D'avance, les larmes de Jésus ont sanctifié les larmes des hommes.

La religieuse aperçut Simon la première.

Celui-ci, n'osant adresser la parole à mademoiselle de Matignon, présenta sa lettre à la calvairienne en s'inclinant avec une déférence respectueuse.

Sœur Augustine prit la missive et toucha légèrement l'édaule de Loïse.

Celle-ci ne bougea pas.

— Ma fille, dit-elle d'une voix compatissante, ma fille!...

A ce mot, qui lui rappelait les chers bonheurs évanouis, mademoiselle de Matignon releva la tête. Elle regarda la religieuse d'un air suppliant, comme pour la conjurer de ne point essayer de la consoler; mais sœur Augustine prit une de ses mains avec une tendresse sincère et répéta : « ma fille! » avec une expression si remplie d'affection et de pitié que Loïse laissa retomber ses bras sur ses genoux et releva la tête.

Une faible rougeur colora ses joues quand elle reconnut Simon.

Sœur Augustine tendit la lettre à la jeune fille. Celle-ci regarda l'adresse et, d'un accent brisé, elle répondit à la religieuse :

— Celui qui devait la lire n'est plus de ce monde; la lettre n'a donc plus d'objet.

Simon s'avança de deux pas.

— Que mademoiselle me pardonne, dit-il, mais il me semble que le malheur arrivé hier double l'importance de cette communication.

Et Simon saluant plus bas encore sa se retira dans la pièce voisine, afin de laisser les deux femmes complétement libres d'échanger leurs confidences.

Quand la porte fut refermée, mademoiselle de Matignon dit à sœur Augustine :

— Lisez cette lettre, ma mère, si vous le jugez utile, quoique je devine à peu près de quoi il s'agit.

D'un mouvement paisible, la calvairienne brisa le cachet et lut à voix basse. Quand elle eut achevé, elle resta une minute silencieuse, comme une personne qui consulte Dieu avant de donner un avis personnel. Sa main saisit une des mains de Loïse, et sa voix pure et douce murmura :

— Vous êtes seule au monde... et vous êtes jeune, toute jeune, Loïse... Il vous faut un appui, un maître, un compagnon... Je ne puis savoir si l'homme qui vous demande de lui confier votre destinée est digne d'inspirer ce que dans le langage de la terre on appelle de l'amour... pour moi, ce mot divin et sublime a toujours semblé créé pour monter vers le ciel comme un encens... Mais la vocation religieuse est une grâce spéciale, et l'esprit de Dieu souffle où il lui plaît. Vous pouvez, pieuse comme vous l'êtes, opérer votre salut en ce monde... Ne vous hâtez point de donner une réponse définitive dont vous regretteriez plus tard la précipitation... Le vicomte Gaël de Coëtquen promet d'attendre autant qu'il vous conviendra.

— Ma mère, répondit la jeune fille, je vais vous répondre comme je répondrais à Dieu même s'il m'interrogeait, et la douleur que je ressens à cette heure n'influencera en rien mes paroles.

— Je vous écoute, ma fille.

— Depuis que j'ai l'âge de penser, de sentir, mes yeux regardent le ciel et mon âme se tourne vers Dieu... Je ne sais comment définir ce que j'éprouve: il me semble qu'une sorte de nostalgie céleste m'envahit... Peut-être le peu de durée des bonheurs humains me les fait-il dédaigner; je ne saurais m'attacher à ce qui doit finir... Vous semblez surprise de ce que je vous révèle... En effet, jusqu'à ce jour d'angoisse, ma conduite, régulière il est vrai, mais à peu près semblable à celle des jeunes filles de ma condition et de mon âge, ne faisait point supposer que j'éprouvais une sorte de dédain pour les plaisirs auxquels je me trouvais mêlée!...

— En effet!... dit sœur Augustine.

— Une seule femme et mon confesseur connaissaient mon secret... la mort a fait un ange de Blanche de Coëtquen, le supérieur des Cordeliers n'approuvait. Sans nul doute mon père était un chrétien sincère. Il priait brièvement, avec foi ; ses mains s'ouvraient aisément pour l'aumône... mais il n'était pas du nombre de ceux qui font des choses de l'éternité le but de leur vie. Dieu l'aura reçu dans sa miséricorde pour les mêles vertus de sa vie... et s'il reste quelques faveurs à obtenir pour lui, je supplierai si bien le Seigneur de les lui accorder qu'il ne me refusera pas.

— Bien! bien! ma fille, dit la calvarienne.

(*A suivre*).